

Blonde, pâle, la jeune femme est comme figée dans un de ces sulfures en verre soufflé que l'on trouve chez les brocanteurs, emprisonnant habituellement des fleurs ou des insectes nimbés de fines bulles d'air. Ses yeux grands ouverts sont telles deux billes vertes serties dans des globes opalescents. Sous l'évanescence de la peau, les sillons bleus des veines.

Les reflets du faible soleil hivernal sur le lac gelé, la diffraction de la fragile lumière dans les strates de givre trompent si bien les sens qu'on pourrait s'attendre, d'un instant à l'autre, à la voir crever la surface... Ce serait oublier un peu vite qu'elle ne prend pas la pose, mais que c'est le froid qui l'a saisie pour toujours dans cette cambrure artistique, bras déployés, tête renversée, jambes raidies par la morsure du gel. Cueillie par la mort avant même la prise de la glace.

La dentelle blanche de sa robe, la blondeur scandinave de ses cheveux, la pâleur mortelle de sa peau auraient pu la dissimuler aux regards. Le dernier épisode neigeux aurait pu à jamais laisser croire à sa disparition inexplicquée. Mais il a fallu qu'une enfant de quatre ans fasse glisser ses patins à cet endroit du lac Tjörnin ¹, effaçant le voile de poudreuse et rendant sa transparence à l'eau gelée. Il a fallu que la jeune femme tienne

1. Lac au centre de la ville de Reykjavík, en Islande.

contre son sein, telle l'Ophélie de Shakespeare, un bouquet de fleurs aux délicates nuances d'émeraude et d'absinthe attirant l'œil au cœur du blanc pur...

« Papa ! Regarde la poupée, comme elle est belle ! » lance la fillette. Pas plus grande que les deux mains de l'enfant posées sur la glace, la jeune femme lui renvoie son regard de porcelaine, quelques mètres plus bas. Autour du lac, les façades colorées du vieux Reykjavík font presque de cette trouvaille dominicale un charmant diorama. Touche onirique subsidiaire : des cygnes immaculés glissent paisiblement sur la rive opposée du lac au milieu d'une nuée de sternes arctiques, enveloppés par une épaisse brume, là où l'eau chaude d'une source géothermique a été détournée pour leur permettre de survivre à l'hiver.

Alors que le père rejoint la petite fille et qu'un cri d'horreur glace à leur tour tous les patineurs sur le lac, c'en est soudain fini de ce tranquille dimanche de décembre.

Reykjavík, 6 mois plus tôt.

Attirée par le tintement de la porte d'entrée et le martellement de la pluie diluvienne au-dehors, Aurore leva un instant les yeux de sa commande – un chemin de table floral destiné à un repas de naissance – pour découvrir un policier s'engouffrant dans son magasin. Prétextant un piquage relativement compliqué, la jeune femme rabaissa aussitôt le visage vers son boudin de mousse afin de masquer le sourire qui relevait déjà les coins de ses lèvres. D'une taille honorable, affichant un sérieux de circonstance et portant fièrement l'insigne « Lögreglan » – Police – sur la poitrine, l'homme d'une quarantaine d'années ne prêtait pourtant pas à rire. Pressentant certainement la nécessité d'asseoir son autorité, il faisait d'ailleurs déjà quelques pas vers Aurore en bombant ostensiblement le torse et en rajustant sur sa tête sa casquette bordée de damiers noirs et blancs. La gestuelle compassée du policier, en dépit de son uniforme détrempé, n'échappa pas à la jeune femme : ce qui acheva malheureusement de rompre toutes ses résistances. Et ce fut dans un grand éclat de rire qu'elle accueillit l'officier, des larmes plein les yeux :

— Bonjour! Qu... pardon... que puis-je... oh, excusez mon fou rire, c'est idiot! Que puis-je faire pour vous monsieur l'agent?

— Commissaire Anders Jónsson, mademoiselle, la reprit sèchement l'officier, sans fausse aménité.

— Pardon, commissaire. J'aurais certainement dû deviner votre grade à vos galons, mais je ne suis pas encore familière de tous les codes de ce pays... Il n'y a pas si longtemps que je vis ici.

— Et pourtant, je ne crois pas me tromper en affirmant que vous avez déjà eu le temps de faire un tour sur le compte Instagram de la police islandaise, poursuivit le commissaire en se déridant légèrement.

— Je l'avoue...

— Et en ce moment même vous m'imaginez en train de vous faire ma plus belle grimace, un mignon chaton sur une épaule, un perroquet sur l'autre, et une banane à la ceinture en guise d'arme à feu?

— C'est à peu près ça... une énorme barbe à papa en plus entre les mains! lança témérement la jeune femme au policier qui se départit soudain de son sérieux.

Partis tous les deux dans un franc éclat de rire, le commissaire et la jeune fleuriste ressemblaient à présent à deux adolescents complices d'une bonne blague.

— Ça commence à devenir gênant, reprit le policier au bout de quelques minutes en séchant ses larmes d'un revers de manche.

— Oh non, commissaire, je vous assure que c'est la meilleure idée qu'ait jamais eue un service de police dans le monde! Et je peux vous dire que j'en ai côtoyés, pour avoir vécu en Amérique Latine, en Afrique, en Océanie... Tous ces efforts déployés pour rendre la police respectable ou sympathique... du vent à côté de ces photos potaches que vous autres postez sur les réseaux sociaux! C'est tellement rare de

voir autant de spontanéité et d'autodérision chez vos collègues...

Aurore ne put s'empêcher de repartir dans un nouvel éclat de rire, au grand dam de l'officier Jónsson toujours en lutte pour conserver un semblant de dignité.

— Oh, excusez-moi... vraiment. Si tous les Islandais sont aussi réceptifs, vous devez vraiment avoir du mal à les verbaliser!

— Je dois dire que l'effet produit par ces photos, qui se voulaient de simples clins d'œil sympathiques à la proximité de la police islandaise, va bien au-delà de tout ce qu'on avait pu imaginer... Mais les avantages sont pour l'instant plus nombreux que les inconvénients. Être épinglée « Police la plus cool du monde » par les journaux de tous les pays a donné un sacré coup de projecteur sur notre brigade, qui ne brille pas par ailleurs par le nombre de ses coups de filet!

— À votre décharge, il est bien difficile d'épingler un meurtrier ou un voleur dans un pays qui connaît si peu d'homicides et de vols!

— C'est à la fois notre fierté et notre malheur! Sommes-nous si efficaces ou si inutiles qu'il y ait si peu de voies de fait dans ce pays? Aucun homicide en 2003, 2006 et 2008! Je ne devrais pas le dire, mais savez-vous que sur six cents agents, seule une petite dizaine détient une arme à feu? Le forcené abattu en 2013 par mes collègues était une première!

— Ne vous en plaignez pas. Je n'ai vu nulle part ailleurs des mères de famille laisser leur poussette sur le trottoir pendant qu'elles font leur shopping! On peut prendre ça pour de l'inconscience, mais je dirais plutôt que ça relève ici d'une très belle preuve de sérénité et de confiance.

— Vous avez raison. Et j'espère sincèrement que cet âge d'or se poursuivra longtemps. Malgré tout, nous semblons inexorablement rattrapés par la folie et l'absurdité qui règnent dans le reste du monde. Pour tout vous dire, une disparition

vient en effet de nous être signalée, annonça soudainement le commissaire, cachant mal la légère note jubilatoire qui pointait derrière ses propos inquiets. Aucun élément ne permet à cette heure de déterminer s'il s'agit d'une fugue ou d'un enlèvement, mais aucune piste ne doit être écartée non plus.

Aurore ne put s'empêcher de percevoir une certaine excitation au-delà du masque affecté et tout professionnel du policier.

— Il s'agit d'un enfant du quartier ? demanda-t-elle.

— Une jeune fille de dix-neuf ans, en fait. Elle avait... a ouvert il y a quelques mois la confiserie-chocolaterie qui se trouve de l'autre côté de la rue, juste en face de votre boutique de fleurs. C'est à ce sujet que je viens vous interroger. Peut-être la connaissiez-vous ?

— Vous voulez parler d'Agatha ? demanda Aurore, atterrée.

— Elle-même. Agatha Edwardsdóttir.

— Mais ce n'est pas possible ! s'indigna soudain la jeune fleuriste en levant les deux mains à son visage. Nous prenions encore une tasse de chocolat ensemble la semaine dernière !

— Elle n'est plus reparue à la boutique depuis trois jours. Ses parents, chez qui elle vivait encore, n'ont aucune nouvelle. Elle n'avait pas de projets de vacances, ni de déplacements professionnels dans l'immédiat. Elle n'a prévenu personne d'un départ éventuel. D'ailleurs, elle n'a emporté aucune affaire, ni ses papiers. Et son véhicule est toujours au parking, au bout de la rue. Bref, les circonstances étayaient l'hypothèse d'un enlèvement, voire pire. Vous dites connaître Agatha Edwardsdóttir... aussi, vais-je vous demander de répondre le plus clairement possible à mes questions.

— Bien sûr. Tout ce qu'il faudra mettre en œuvre pour la retrouver, je le ferai, dit Aurore en abandonnant fleurs, bolduc et papier cristal sur son plan de travail. Nous étions devenues assez proches ces derniers mois. Le fait d'avoir ouvert nos deux commerces presque en même temps nous a beaucoup liées.

Et puis, Agatha a suivi sa formation de confiseuse en France, où je suis née et d'où vient ma famille.

— Vous êtes française ? Vous parlez merveilleusement bien notre langue... et votre physique pourrait vous faire passer pour l'une des nôtres ! s'étonna l'officier Jónsson en levant un sourcil.

— J'ai du sang scandinave dans les veines : mon arrière-grand-père était danois. Je lui dois mon nom de famille : Larsen. Et puis, j'ai une certaine facilité avec les langues, pour avoir suivi mes parents dans les ambassades et les consulats français du monde entier toute mon enfance. Même si les livres ont davantage été mes professeurs que les rares amis que je parvenais à me faire.

— Cela n'enlève rien à votre mérite : la langue islandaise est d'un archaïsme difficile à appréhender pour des étrangers. La complexité de sa grammaire, ses multiples déclinaisons, son abondance d'accents, ses lettres propres...

— Toute langue a son fonctionnement logique, commissaire. L'islandais n'est pas pire que le mandarin ou le français.

— Vous parlez aussi le mandarin ?

— Ainsi que l'anglais, l'arabe, l'espagnol, le shona...

— Le shona ?

— C'est l'une des langues officielles du Zimbabwe, où l'on a vécu quatre ans. Mon père travaille dans la diplomatie.

— Eh bien ! s'exclama le policier en émettant un sifflement. Une vraie globe-trotteuse ! Mais revenons-en à l'enquête, si vous le permettez. Pourriez-vous décliner votre identité s'il vous plaît ?

— Aurore Larsen. Fille unique d'Aurélié et Victor Larsen.

— Vos parents ont fait une contraction de leurs deux prénoms pour trouver le vôtre ? On peut dire qu'ils ont le sens de l'humour !

— Je dirais plutôt qu'ils ont toujours été très amoureux. Voire fusionnels, avança la jeune femme avec une pointe d'agacement.